

Il était temps ! Avant que les destinées les plus hautes du ballon rond ne basculent dans le troisième millénaire, la France a su saisir sa chance en organisant à la satisfaction de tous la dernière Coupe du Monde de ce siècle, et surtout en effectuant un parcours sans faute : invaincue, meilleure attaque, meilleure défense, l'équipe des bleus a donné à la France son premier titre de Champion du Monde. L'enthousiasme populaire fut bien celui de tout un peuple, et même ceux qui quelques semaines plus tôt n'abordaient que du bout des lèvres les perspectives de succès se sont précipités pour boire à pleine gorgée le nectar d'Olympie. Tous les commentaires se sont mêlés pour interpréter ce débordement spontané de joie nationale sans équivalent depuis la liesse de la Libération ; transcendé par la victoire de son équipe, retrouvant la confiance en soi et renouant avec l'espoir, le peuple français a conscience d'avoir donné une leçon au monde, et plus spécialement au microcosme politique de l'hexagone : un grand quotidien du soir n'hésite pas à rapporter les propos recueillis dans la foule, « *les hommes politiques feraient bien d'en prendre de la graine* », ou encore « *En ce moment beaucoup d'hommes politiques doivent être jaloux de ce qui se passe* ». A travers la Coupe du Monde, aurions-nous redécouvert durablement le sport comme sanctuaire des valeurs oubliées ? L'épopée des bleus pourrait-elle servir de modèle à l'action politique ?

LE SANCTUAIRE PROFANÉ

Droiture et honnêteté, franchise et sincérité, auraient-elles leur ultime refuge dans le monde du sport ? Le champ de leur attention totalement investi par la présence quotidienne des matchs de la Coupe du Monde, beaucoup auront oublié leurs moments de forte indignation lorsqu'ils découvraient, comme dans l'affaire OM-Valenciennes, que le sport est sans doute trop beau pour être confié à ceux qui en font leur affaire, pour mieux faire leurs affaires. Et le triomphe d'Aimé Jacquet, exalté par le renversement des présomptions, ne saurait gommer les disputes et le polémiques, vives et blessantes jusqu'à engendrer le refus de l'oubli et même du pardon, au point que les véhicules publicitaires du grand quotidien sportif dont le rédacteur en chef avait cependant fait amende honorable, essuyèrent de nombreux jets de pierres sur le parcours du Tour de France.

L'édition 98 de cette épreuve, la plus célèbre du cyclisme mondial, aura surtout mis en évidence les dessous peu ragoûtants du sport de haut niveau ; d'ailleurs la condamnation du dopage a été principalement liée aux dangers que couraient les utilisateurs de ces divers produits, mais bien peu ont souligné que cette pratique est fondamentalement une tricherie, un mensonge. La maxime du « pas vu, pas pris » semble aller de soi. Quoi d'étonnant à ce que la pompe ou la triche soient devenues des sports de plus en plus assidûment pratiqués dans les établissements scolaires où se forme l'avenir de la nation ?

UN MODÈLE INAPPLICABLE ?

Bien qu'elle ne soit pas exempte des souillures de « *l'humain trop humain* », la pratique sportive telle que l'épopée des bleus l'a révélée, ne pourrait-elle pas servir de modèle à l'action collective, spécialement en politique ?

Les vertus que le sport enseigne, parce qu'il les exige, sont bien connues : sens de l'effort, respect de la discipline, esprit d'équipe, reconnaissance des seules qualités pertinentes. L'équipe de France l'a emporté parce que sa force ne résidait pas dans la juxtaposition, ni même dans l'addition de personnalités brillantes, mais dans la cohésion du groupe et dans la cohérence de son action, ce qui suppose l'abnégation de chacun et l'attention de tous pour le bien du tout. Voilà des leçons dont toute action collective, y compris politique, doit s'inspirer.

Et lorsque la victoire, fruit de l'effort, de la rigueur, et de la chance, est au rendez-vous, alors le sport produit ses meilleurs effets : au plaisir de jouer ou de voir jouer s'ajoute la joie de gagner ensemble, alors l'exaltation enthousiaste est communicative, les barrières tombent, les origines ou le statut social sont oubliés, après l'anxiété dévorante tous communient dans l'ivresse du soulagement attendu, et chacun se surprend à croire que ce moment de fusion et d'effusion fraternelle préfigure l'état possible d'une société réconciliée avec elle-même.

Mais la joie simple et innocente qui couronne cette explosion de vitalité heureuse ne doit pas créer l'illusion en dissimulant l'une de ses conditions de possibilité, à savoir l'abstraction, au sens étymologique du terme, la mise à l'écart, la prise de distance, pour ne retenir qu'une partie du tout qu'est la réalité concrète. Inégalités sociales, aléas économiques, problèmes de santé, tout est comme estompé, sinon effacé, par la seule magie du sport : le match et son résultat vous extirpent de l'étroitesse de votre condition.

Or l'action politique ne peut user de ce charme puisque ses décisions concernent justement tout ce que le sport permet d'oublier : par ses implications économiques et sociales le politique renvoie chacun à sa raison calculatrice et intéressée, obstacle rémanent au sentiment d'appartenance au tout. Peut-être faudrait-il resserrer le champ d'exercice du politique afin que soient mieux distribuées les imputations et que la ferveur populaire s'attache à ce qui fait réellement l'unité d'un peuple, à savoir sa volonté de vivre ensemble dans le partage de valeurs communes, sans reprocher au tout l'insuffisante satisfaction de chacun.

Sachons aimer le sport et plus encore les sportifs, et ne boudons pas le plaisir qu'ils nous donnent ; mais ne confondons pas le ballon rond avec la pierre philosophale qu'il suffirait d'invoquer pour que s'opère le grand oeuvre alchimique capable de transmuter en or pur et lumineux la lourde opacité du plomb dont se compose encore en grande partie notre réalité sociale et politique.